

Son livre aspire à l'ordre, la dignité, la sérénité et tout ce qui s'ensuit – mais il ne parvient pas à nous transmettre ce que seul l'homme peut transmettre à l'homme, et qui est la chose la plus importante, sa propre foi. Il est vrai que ses rêves ne sont ni assez exaltants ni assez brillants, et il y renonce au même endroit que le rêveur, juste avant que l'aube ne se lève. Ses châteaux en Espagne s'effondrent, parce qu'ils ne sont pas construits assez haut : ils auraient dû être fixés à la voûte des cieux. Après tout, les théories et les spéculations des hommes nous intéressent plus que leur piètre réalisation. C'est avec une certaine indifférence et une certaine nonchalance que nous nous attardons sur l'aspect réel et prétendument pratique des choses. Force est de constater que les plus merveilleuses inventions des temps modernes ne retiennent pas longtemps notre intérêt. Elles font affront à la nature. Chaque machine, chaque application particulière a l'air d'un petit outrage aux lois universelles. Combien de belles inventions jonchent le sol ? Nous sommes enclins à penser que celles-ci ne parviennent qu'à pourvoir nos besoins sensoriels et animaux, qu'à cuire ou faire infuser, laver ou chauffer, et *tutti quanti*. Mais qu'en est-il des inventions brevetées par la fantaisie et l'imagination, qui, réussissant de façon si admirable dans nos rêves, en imprègnent nos pensées au réveil ? La nature assume déjà toutes ces tâches que la science accomplit peu à peu à une échelle plus grande pour que l'homme soit servi par elle. Quand le soleil tombe sur le chemin du poète, il goûte à tous les bienfaits et les plaisirs que les arts ne dispensent que lentement et partiellement, de génération en génération. Les vents qui lui fouettent les joues lui apportent tous les avantages et le bien-être que lui prodiguent leurs inventions calorifuges.

Le principal défaut de cet ouvrage, c'est qu'il vise pour l'essentiel à apporter le plus de confort et de plaisir sommaires.

Il y a un chemin plus rapide que celui que propose le Système mécanique pour combler les marais, étouffer le mugissement des vagues, apprivoiser les hyènes, préserver un environnement agréable, varier le paysage et le rafraîchir au moyen de « petits ruisseaux d'eau douce », et c'est grâce à l'énergie que procurent droiture et comportement exemplaire. À mon sens, nous n'avons envie d'un jardin que pour un

bref instant, et par intermittence seulement. De toute évidence, un homme juste n'a aucunement besoin de se mettre à l'ouvrage pour niveler une colline en vue d'obéir à un projet quelconque, ni de faire pousser fruits et fleurs, et encore moins de construire des îles flottantes pour créer un paradis. Il préfère davantage les perspectives qui se trouvent derrière la colline.

L'amour est le vent, la marée, les vagues, le soleil. Sa puissance est incalculable, elle fait plusieurs chevaux-vapeur. Elle ne cesse jamais, elle ne se relâche jamais. Elle peut faire tourner le globe sans répit, elle peut chauffer sans feu, elle peut nourrir sans aliments, elle peut vêtir sans habits, elle peut abriter sans toit, elle peut créer un Paradis intérieur qui rend inutile tout Paradis extérieur. Mais bien que les plus sages d'entre les hommes, à chaque génération, se soient employés à décrire cette force dans des livres, et bien que chaque cœur humain soit tôt ou tard, plus ou moins, amené à l'éprouver, il n'en demeure pas moins que l'on n'en utilise qu'une faible part pour la société.

#### WALDEN

#### OU LA VIE DANS LES BOIS

Examinons un moment ce qu'en grande partie peuvent bien être le trouble et l'anxiété dont j'ai parlé, et jusqu'où il est nécessaire que nous nous montrions troublés ou, tout au moins, soucieux. Il ne serait pas sans avantage de mener une vie primitive et de frontière, quoique au milieu d'une civilisation apparente, quand ce ne serait que pour apprendre en quoi consiste le grossier nécessaire de la vie et quelles méthodes on a employées pour se le procurer ; sinon de jeter un coup d'œil sur les vieux livres de comptes des marchands afin de voir ce que c'était que les hommes achetaient le plus communément dans les boutiques, ce dont ils faisaient provision, c'est-à-dire ce qu'on entend par les plus grossières épiceries. Car les améliorations apportées par les siècles n'ont eu que peu d'influence sur les lois essentielles de

l'existence de l'homme : de même que nos squelettes, probablement, n'ont pas à se voir distingués de ceux de nos ancêtres.

Par les mots *nécessaire de la vie*, j'entends tout ce qui, fruit des efforts de l'homme, a été dès le début, ou est devenu par l'effet d'une longue habitude, si important à la vie humaine qu'il se trouvera peu de gens, s'il se trouve quiconque, pour tenter jamais de s'en passer, que ce soit à cause de vie sauvage, de pauvreté ou de philosophie. Pour maintes créatures il n'existe en ce sens qu'un seul nécessaire de la vie – le Vivre. Pour le bison de la prairie cela consiste en quelques pouces d'herbe tendre, avec de l'eau à boire ; à moins qu'il ne recherche le Couvert de la forêt ou l'ombre de la montagne. Nul représentant de la gent animale ne requiert plus que le Vivre et le Couvert. Les nécessités de la vie pour l'homme en ce climat peuvent, assez exactement, se répartir sous les différentes rubriques de Vivre, Couvert, Vêtement et Combustible ; car il faut attendre que nous nous les soyons assurés pour aborder les vrais problèmes de la vie avec liberté et espoir de succès. L'homme a inventé non seulement les maisons, mais les vêtements, mais les aliments cuits ; et il se peut que de la découverte accidentelle de la chaleur produite par le feu, et de l'usage qui en est la conséquence, luxe pour commencer, naquit la présente nécessité de s'asseoir près de lui. Nous voyons les chats et les chiens acquérir la même seconde nature. Grâce à un Couvert et à un Vêtement convenables nous retenons légitimement notre chaleur interne ; mais avec un excès de ceux-là, ou de Combustible, c'est-à-dire avec une chaleur externe plus grande que notre chaleur interne, ne peut-on dire que commence proprement la cuisine ? Darwin, le naturaliste, raconte à propos des habitants de la Terre de Feu, que dans le temps où ses propres compagnons, tous bien vêtus et assis près de la flamme, étaient loin d'avoir trop chaud, on remarquait, à sa grande surprise, que ces sauvages nus, qui se tenaient à l'écart, « ruisselaient de sueur pour se voir de la sorte rôtis ». De même, nous dit-on, le Néo-Hollandais va impunément nu, alors que l'Européen grelotte dans ses vêtements. Est-il impossible d'unir la vigueur de ces sauvages à l'intellectualité de l'homme civilisé ? Suivant Liebig, le corps de l'homme est un fourneau, et les vivres l'aliment qui entretient la combustion dans

les poumons. En temps froid nous mangeons davantage, et moins en temps chaud. La chaleur animale est le résultat d'une combustion lente ; est-elle trop rapide, que se produisent la maladie et la mort ; soit par défaut d'aliment, soit par vice de tirage, le feu s'éteint. Il va sans dire que la chaleur vitale n'a pas à se voir confondue avec le feu ; mais trêve d'analogie. Il apparaît donc d'après le tableau qui précède, que l'expression *vie animale* est presque synonyme de l'expression *chaleur animale* ; car tandis que le Vivre peut être considéré comme le Combustible qui entretient le feu en nous – et le Combustible ne sert qu'à préparer ce Vivre ou à accroître la chaleur de nos corps par addition venue du dehors –, le Couvert et aussi le Vêtement ne servent qu'à retenir la *chaleur* ainsi engendrée et absorbée.

Le luxe, en général, et beaucoup du soi-disant bien-être, non seulement ne sont pas indispensables, mais sont un obstacle positif à l'ascension de l'espèce humaine. Au regard du luxe et du bien-être, les sages ont de tous temps mené une vie plus simple et plus frugale que les pauvres. Les anciens philosophes, chinois, hindous, persans et grecs, représentent une classe que pas une n'égala en pauvreté pour ce qui est des richesses extérieures, ni en richesses pour ce qui est des richesses intérieures. Nous ne savons pas grand-chose sur eux. Il est étonnant que *nous* sachions d'eux autant que nous faisons. La même remarque peut s'appliquer aux réformateurs et bienfaiteurs plus modernes de leur race. Nul ne peut se dire impartial ou prudent observateur de la vie humaine, qui ne se place sur le terrain avantageux de ce que *nous* appellerons la pauvreté volontaire. D'une vie de luxe le fruit est luxure, qu'il s'agisse d'agriculture, de commerce, de littérature ou d'art. Il y a de nos jours des professeurs de philosophie, mais pas de philosophes. Encore est-il admirable de professer pour quoi il fut jadis admirable de vivre. Être philosophe ne consiste pas simplement à avoir de subtiles pensées, ni même à fonder une école, mais à chérir assez la sagesse pour mener une vie conforme à ses préceptes, une vie de simplicité, d'indépendance, de magnanimité, et de confiance. Cela consiste à résoudre quelques-uns des problèmes de la vie, non pas en théorie seulement, mais en pratique. Le succès des grands savants et penseurs, en général, est un

## La pensée écologique

succès de courtisan, ni royal, ni viril. Ils s'accommodent de vivre tout bonnement selon la règle commune, presque comme faisaient leurs pères, et ne se montrent en nul sens les procréateurs d'une plus noble race d'hommes. Mais comment se fait-il que les hommes sans cesse dégèrent ? Qu'est-ce qui fait que les familles s'éteignent ? De quelle nature est le luxe qui énerve et détruit les nations ? Sommes-nous bien sûrs qu'il n'en soit pas de traces dans notre propre existence ? Le philosophe est en avance sur son siècle jusque dans la forme extérieure de sa vie. Il ne se nourrit, ne s'abrite, ne se vêt ni ne se chauffe comme ses contemporains. Comment pourrait-on se dire philosophe à moins de maintenir sa chaleur vitale suivant de meilleurs procédés que les autres hommes ?

Lorsqu'un homme est chauffé suivant les différents modes que j'ai décrits, que lui faut-il ensuite ? Assurément nul surcroît de chaleur du même genre, ni nourriture plus abondante et plus riche, maisons plus spacieuses et plus splendides, vêtements plus beaux et en plus grand nombre, feux plus nombreux, plus continus et plus chauds, et le reste. Une fois qu'il s'est procuré les choses nécessaires à l'existence, s'offre une autre alternative que de se procurer les superfluités ; et c'est de se laisser aller maintenant à l'aventure sur le vaisseau de la vie, ses vacances loin d'un travail plus humble ayant commencé. Le sol, semble-t-il, convient à la semence, car elle a dirigé sa racine de haut en bas, et voici qu'en outre elle peut diriger sa jeune pousse de bas en haut avec confiance. Pourquoi l'homme a-t-il pris si fermement racine en terre, sinon pour s'élever en semblable proportion là-haut dans les cieux ?

Il n'était pas de matin qui ne fût une invitation joyeuse à égaler ma vie en simplicité, et je peux dire en innocence, à la Nature même. J'ai été un aussi sincère adorateur de l'Aurore que les Grecs. Je me levais de bonne heure et me baignais dans l'étang ; c'était un exercice religieux, et l'une des meilleures choses que je fisse. On prétend que sur la baignoire du roi Tching-Thang des caractères étaient gravés à cette intention : « Renouvelle-toi complètement chaque jour ; et encore, et encore, et encore à jamais. » Voilà que je comprends. Le matin ramène les âges héroïques. Le léger bourdonnement du mou-

## Henry David Thoreau

tique en train d'accomplir son invisible et inconcevable tour dans mon appartement à la pointe de l'aube, lorsque j'étais assis porte et fenêtre ouvertes, me causait tout autant d'émotion que l'eût pu faire nulle trompette qui jamais chanta la renommée. C'était le *requiem* d'Homère ; lui-même une *Iliade* et *Odyssée* dans l'air, chantant son ire à lui et ses courses errantes. Il y avait là quelque chose de cosmique ; un avis constant jusqu'à plus ample informé, de l'éternelle vigueur et fertilité du monde. Le matin, qui est le plus notable moment du jour, est l'heure du réveil. C'est alors qu'il est en nous le moins de somnolence ; et pendant une heure, au moins, se tient éveillée quelque partie de nous-même, qui tout le reste du jour et de la nuit sommeille.

Je gagnai les bois parce que je voulais vivre suivant mûre réflexion, n'affronter que les actes essentiels de la vie, et voir si je ne pourrais apprendre ce qu'elle avait à enseigner, non pas, quand je viendrais à mourir, découvrir que je n'avais pas vécu. Je ne voulais pas vivre ce qui n'était pas la vie, la vie est si chère ; plus que je ne voulais pratiquer la résignation, s'il n'était tout à fait nécessaire. Ce qu'il me fallait, c'était vivre abondamment, sucer toute la moelle de la vie, vivre assez résolument, assez en Spartiate, pour mettre en déroute tout ce qui n'était pas la vie, couper un large andain et tondre ras, acculer la vie dans un coin, la réduire à sa plus simple expression, et, si elle se découvrait mesquine, eh bien, alors ! en tirer l'entière, authentique mesquinerie, puis divulguer sa mesquinerie au monde ; ou si elle était sublime, le savoir par expérience, et pouvoir en rendre un compte fidèle dans ma suivante excursion. Car pour la plupart, il me semble, les hommes se tiennent dans une étrange incertitude à son sujet, celle de savoir si elle est du diable ou de Dieu, et ont *quelque peu hâtivement* conclu que c'est la principale fin de l'homme ici-bas que de « Glorifier Dieu et de s'En réjouir à jamais ».

Encore vivons-nous mesquinement, comme des fourmis ; quoique suivant la fable il y ait longtemps que nous fûmes changés en hommes ; tels des Pygmées nous luttons contre des grues ; c'est là erreur sur erreur, rapiécage sur rapiécage, et c'est une infortune superflue autant qu'évitable qui fournit à notre meilleure vertu l'occasion

## *La pensée écologique*

de se manifester. Notre vie se gaspille en détails. Un honnête homme n'a guère besoin de compter plus que ses dix doigts, ou dans les cas extrêmes peut-il y ajouter ses dix doigts de pieds, et mettre le reste en bloc. De la simplicité, de la simplicité, de la simplicité ! Oui, que vos affaires soient comme deux ou trois, et non cent ou mille ; au lieu d'un million comptez par demi-douzaine, et tenez vos comptes sur l'ongle du pouce. Au centre de cette mer clapoteuse qu'est la vie civilisée, tels sont les nuages et tempêtes et sables mouvants et mille et un détails dont il faut tenir compte, que s'il ne veut sombrer et aller au fond sans toucher le port, l'homme doit vivre suivant la route estimée ; or, grand calculateur en effet doit être qui réussit. Simplifiez, simplifiez. Au lieu de trois repas par jour, s'il est nécessaire n'en prenez qu'un ; au lieu de cent plats, cinq ; et réduisez le reste en proportion.

## *Du XIX<sup>e</sup> siècle à la Seconde Guerre mondiale*

On considère parfois les années 1960 et 1970 comme le commencement de la saga écologique avec l'entrée en lice des grandes ONG et des partis politiques dédiés, les sommets internationaux, etc. Or ces années sont par bien des côtés plus un aboutissement qu'un commencement. C'est tout particulièrement vrai des États-Unis, qui connaîtront durant ces années une conscience écologique aiguë et créative, que le néolibéralisme et la croyance au marché et à ses vertus illimitées finiront par engloutir (Delbard).

C'est à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle qu'apparaissent, d'un côté, les premiers témoins des dégradations contemporaines de l'environnement, de l'autre, des problématiques inédites : au bout du compte, une pensée nouvelle, portée par des mouvements divers. Se constitue vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle une science nouvelle ayant pour objet les relations que les espèces nouent entre elles et avec leur milieu, l'*écologie*, baptisée ainsi par un grand amateur de néologismes, le célèbre naturaliste allemand Ernst Haeckel (1866). Les premières sociétés académiques d'écologie naissent au début du XX<sup>e</sup> siècle, mais les premiers mouvements en faveur de la conservation de la nature sont plus anciens, avec, par exemple, la Société impériale zoologique d'acclimatation (1854) en France, qui deviendra la Société nationale de protection de la nature (SNPN), puis le Sierra Club aux États-Unis (1892), etc. En France encore, advient à compter du milieu du siècle le mouvement de défense de la forêt de Fontainebleau, impulsé par les gardes de Pécole de Barbizon. Ailleurs et ultérieurement, d'autres associations sociales ou d'experts en faveur du milieu apparaîtront.